

LE MALENTENDU

Les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire »

Nadège Chabloz

Le Seuil | « Actes de la recherche en sciences sociales »

2007/5 n° 170 | pages 32 à 47

ISSN 0335-5322

ISBN 9782020966269

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-5-page-32.htm>

!Pour citer cet article :

Nadège Chabloz, « Le malentendu. Les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire » », *Actes de la recherche en sciences sociales* 2007/5 (n° 170), p. 32-47.

DOI 10.3917/arss.170.0032

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



DES TOURISTES « IMMERGÉS » dans un village du Burkina Faso.

Le malentendu

Les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire »

Chaque année, quelques milliers de Français partent en vacances à l'étranger avec un organisme de tourisme dit « solidaire » – on parle aussi indifféremment de « tourisme responsable », de « tourisme durable » ou de « tourisme équitable ». Le « tourisme solidaire » renvoie à l'idée selon laquelle le tourisme est un « moyen de développement local¹ ». S'il n'existe pas de réelles statistiques concernant le marché du « tourisme solidaire », l'Union nationale des associations de tourisme (UNAT) – qui regroupe les principales associations et organismes à but non lucratif de tourisme français (55 membres nationaux et 490 membres en régions) et qui comprend une vingtaine d'associations de voyages spécialisées dans le « tourisme solidaire » – estime le nombre actuel de voyageurs de tourisme solidaire à environ 3 000 par an. L'association Agir pour un tourisme responsable (ATR), qui regroupe une dizaine de tour-opérateurs et agences de voyages, estime, quant à elle, le nombre de voyageurs de tourisme responsable à environ 100 000 par an. Sachant que, selon les statistiques officielles de la Direction du tourisme en 2003, « 10,1 millions d'individus ont effectué au moins un voyage à l'étranger », ce secteur représenterait environ 1 % du marché des voyages à l'étranger². Selon un sondage réalisé en 2005, les Français interrogés qui connaissent le tourisme solidaire estiment qu'« avoir un échange avec la population locale » est la principale caractéristique de cette forme de tourisme et celle qui les intéresse le plus³.

C'est précisément ce que propose l'association Tourisme et développement solidaires (TDS), une ONG de développement créée en 1998, qui vend des voyages « d'immersion dans un village africain⁴ » et qui a créé « un modèle fondé sur la vision d'un tourisme de rencontre et d'échanges dans des villages d'accueil africains et sur la responsabilisation de structures locales qui vont utiliser les fruits de cette activité pour leur propre développement⁵ » [voir encadré « **Tourisme et développement solidaires** », p. 35]. Les échanges entre visiteurs et visités dans les villages d'accueil TDS sont cependant moins évidents que leur présentation officielle le laisse croire. Une observation participante dans un village du Burkina Faso permet d'émettre l'hypothèse que ces rencontres sont très souvent fondées sur un malentendu, au sens de « divergence d'interprétation entre des personnes qui croyaient s'être bien entendues sur le sens de certains faits ou propos » et de « désaccord impliqué par cette divergence⁶ ». Cette notion présuppose qu'il y a accord préalable, implicite ou explicite entre les différents protagonistes de la rencontre : les touristes, les habitants de Doudou et l'ONG de développement TDS. Issus de mondes très divers, ils s'accordent tous pour mettre en œuvre une pratique commune le temps d'un séjour : le « tourisme solidaire ». Cet accord est explicite puisque une charte « de bonne conduite » définit les comportements des uns et des autres censés permettre une « rencontre authentique »,

1. Claudine Zysberg, « Le tourisme solidaire et responsable, c'est du tourisme ! », *Revue Espaces*, 220, novembre 2004, p. 19.

2. Source : « Le tourisme solidaire vu par les voyageurs français », UNAT, ministère des Affaires étrangères, Direction générale de la coopération internationale et du dévelop-

pement, mars 2005, p. 3.

3. Pour 96,90 % des Français interrogés dans un sondage de l'enquête, « Le tourisme solidaire vu par les voyageurs français », UNAT, ministère des Affaires étrangères, Direction générale de la coopération internationale et du dévelop-

pement, mars 2005, p. 7-9.

4. « Faire du tourisme un levier pour le développement de l'Afrique et offrir à nos voyageurs une immersion dans un village africain, tel est le double objectif de notre association », dans la brochure de TDS « Circuits et séjours découvertes en villages

d'accueil TDS », saison 2005–2006, p. 3.

5. « Carnet de séjours en villages d'accueil TDS », brochure 2003–2004, p. 2.

6. Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1995.

une « bonne solidarité », qui s'inscrivent dans les idéologies du tourisme solidaire⁷. Le tourisme solidaire tel que le conçoit TDS est en effet supposé introduire une relation de solidarité entre les touristes et les populations d'accueil (le bénéfice des séjours revient aux villages et les touristes peuvent continuer à aider les villages après leur retour de voyage), mais également dans le village lui-même (les villageois sont solidaires entre eux car l'argent du tourisme est destiné au « développement collectif » du village), et enfin entre les différents villages « labellisés TDS », notamment à travers la création de l'UNVA (Union nationale des villages d'accueil). La dimension solidaire de ces séjours, pour TDS, consiste également à mettre en œuvre un tourisme « de rencontre », fondé sur l'échange entre les touristes et les visités. La « bonne » solidarité consiste à se rendre dans le village pour mieux comprendre son fonctionnement, à y laisser de l'argent pour son développement collectif décidé démocratiquement par le village, et à soutenir éventuellement des projets villageois une fois revenu en France (prendre des décisions avec du recul). La « mauvaise » solidarité consiste à donner, de façon inconsidérée et individuelle, des cadeaux aux habitants sous l'emprise de l'émotion ou même à participer à un projet collectif des villageois sans passer par TDS ou les structures collectives⁸.

Les interactions entre visiteurs et visités dans le village de Doudou et les entretiens individuels menés avec les protagonistes, pour connaître leurs commentaires sur les situations de rencontre⁹, révèlent que les idéologies et les discours liés au « tourisme solidaire » et véhiculés par TDS semblent être à la source de la plupart des malentendus entre les différents protagonistes. Ces malentendus ont des natures et des conséquences différentes : certains d'entre eux fonctionnent comme de « pieux mensonges », contribuant à créer ou à maintenir l'enchantement de la rencontre touristique ; d'autres peuvent être qualifiés de « malentendus productifs » selon le concept de Marshall Sahlins¹⁰, dans la mesure où cette situation de développement par le tourisme dans un village burkinabé implique des objectifs et des logiques différents, mais aussi un accord sur

une pratique commune (le « tourisme solidaire ») qui apporte à chacun des avantages, parfois au détriment des finalités de la pratique concernée. Les bénéfices économiques, politiques, culturels et symboliques de cette collaboration font que tous les moyens sont bons pour l'entretenir, « peu importe les résultats en cours, qu'ils soient bons ou mauvais et surtout s'ils sont mauvais¹¹ ». Dans le cadre de la rencontre touristique étudiée, cette expression veut traduire les situations que l'idéologie du tourisme solidaire produit¹² et dans lesquelles des visions, des pratiques et des connaissances s'opposent. Par ailleurs, on a constaté que certaines situations de rencontre sont basées sur des « malentendus bien entendus », pour reprendre l'expression de Franco La Cecla¹³ : comme dans les « malentendus productifs », l'équivoque est pilotée par les protagonistes de la rencontre et leur apporte des avantages. Cependant, il est possible de noter deux différences de taille entre ces deux types de malentendus. Dans le « malentendu productif », le but est de faire durer une pratique commune collective afin de renforcer les positions des uns et des autres à long terme, alors que le « malentendu bien entendu » peut permettre d'obtenir des avantages individuels immédiats, qu'ils soient matériels ou psychologiques. Si l'on part de l'hypothèse selon laquelle le « malentendu productif » aurait comme conséquence de permettre de penser aux personnes extérieures à la rencontre que la pratique du tourisme solidaire « fonctionne », il est possible d'avancer l'idée selon laquelle le « malentendu improductif », dans ce cadre, serait celui qui déboucherait sur un conflit ouvert entre les protagonistes de la rencontre : la révélation des décalages de représentations liés au « tourisme solidaire » fait que les uns et les autres ne font plus semblant de croire qu'ils sont d'accord sur une pratique.

Il devient alors possible de tenter de classer ces différents types de malentendus selon leurs conséquences dans la rencontre : ceux qui amèneraient une meilleure connaissance réciproque entre les acteurs et ceux qui ne l'amèneraient pas. S'il est vrai que le malentendu est non seulement inséparable de la rencontre mais qu'il se révèle en être un élément constitutif, du fait de

7. Nadège Chabloz, « Vers une éthique du tourisme ? Les tensions à l'œuvre dans l'élaboration et l'appréhension des chartes de bonne conduite par les différents acteurs », *Autrepart*, 40, Paris, IRD-Éd. Armand Colin, 2006, p. 45-62.

8. Céline Cravatte et Nadège Chabloz, « We don't sell a dream, we sell reality. Which reality do fair tourism sell? », Communication, Colloque international *Thinking Through Tourism*, Association of Social Anthropologists, 10-13 avril 2007, London Metropolitan University.

9. Nadège Chabloz, « Tourisme solidaire au Burkina Faso : pratiques et représenta-

tions de soi et de l'autre. Regards sur l'autre et rencontres entre visiteurs français et visités burkinabé », mémoire de DEA, Paris, EHESS, 2004.

10. Marshall Sahlins, *Historical Metaphors and Mythical Realities: Structure in the Early History of the Sandwich Island Kingdom*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1981.

11. Marc Galvin, « La connaissance métisse. Une analyse de la politique de protection des connaissances traditionnelles au Pérou », thèse de doctorat, Genève, Institut universitaire d'études du développement, Université de Genève, p. 51, 2004.

12. On a par ailleurs (Nadège Chabloz, « A situation of 'working misunderstanding' in the encounter between French tourists and Burkinabé inhabitants », Paper in progress, Colloque international *Thinking Through Tourism*, déjà cité) tenté de montrer comment un « malentendu productif » se construisait à partir d'une unique situation de rencontre entre touristes et villageois (la réunion bilan de fin de séjour qui n'est pas évoquée ici). À travers l'observation des interactions qui ont eu lieu lors d'une situation de rencontre inscrite dans la pratique du tourisme solidaire, on a montré que les visions, les logiques et les intérêts

des différents protagonistes s'opposaient et aboutissaient à un malentendu productif, car ceux-ci ne s'exprimaient pas lors de la réunion de bilan de fin de séjour, ce qui laissait à penser aux personnes extérieures que la pratique du tourisme solidaire « se passait bien », mais au détriment de certaines finalités de cette pratique, à savoir l'information, la transparence, le dialogue et la possibilité d'améliorer des dysfonctionnements dans l'accueil touristique.

13. Franco La Cecla, *Le Malentendu*, Paris, Balland, 2002, p. 86.

Tourisme et développement solidaires

L'ONG de développement *Tourisme et développement solidaires* a été créée en 1998 par une historienne et un ingénieur agricole. Cette ONG, qui est également une association de tourisme, s'inspire des expériences de tourisme intégré menées en Casamance dans les années 1970, mais également des expériences de tourisme rural en France. Elle s'intègre notamment dans des réseaux d'associations de tourisme (UNAT), de commerce équitable (Plate-forme du commerce équitable – PFCE) et de développement (Centre de recherche et d'information pour le développement – CRID). La démarche de TDS consiste à « faire du tourisme un levier pour le développement de l'Afrique et offrir à nos voyageurs une immersion dans la vie d'un village africain ». Le concept de « tourisme solidaire et équitable » de TDS repose sur l'idée que les villages d'accueil TDS reçoivent dix à douze personnes maximum, qui pendant une dizaine de jours vivent au rythme des habitants d'un village du Burkina Faso ou du Bénin. Ce sont les villageois qui, formés par TDS, s'occupent de l'organisation et de la gestion, et assurent l'accueil, les repas, les nuitées, l'animation, etc. À l'heure actuelle, TDS a « labellisé » quatre villages au Burkina Faso et deux au Bénin et souhaite étendre son concept à d'autres villages et régions du monde.

En concertation avec les villageois, TDS a créé une « charte du tourisme en villages d'accueil TDS »,

contrat tripartite signé par les touristes, TDS et les villages¹. Il est notamment écrit dans cette charte imprimée dans la brochure de TDS que « Pour préserver la cohésion sociale des communautés villageoises, les villages d'accueil sensibilisent et veillent à ce que ses membres ne sollicitent pas les voyageurs pour recevoir à titre personnel un don matériel ou financier » et que « l'objectif de ce tourisme équitable et solidaire est de permettre aux communautés d'accueil de construire leur autonomie pour assurer par eux-mêmes leur développement grâce aux fruits de leur travail collectif et leur ouverture vers l'extérieur. Il n'a pas de vocation humanitaire ou caritative. Dans ce contexte, le don matériel ou financier, surtout s'il est individuel ou prémédité, est totalement déplacé : il dénature la valeur même de l'échange, contrevient à l'esprit de la démarche, crée des dépendances et des besoins, suscite des jalousies et la mendicité ou provoque la démobilité. En conséquence, le voyageur s'abstient de tout cadeau tout au long de son séjour » (Carnet de séjours en villages d'accueil TDS, brochure 2003–2004, p. 6-7).

1. Voir à ce sujet Nadège Chabloz, « Vers une éthique du tourisme ? Les tensions à l'œuvre dans l'élaboration et l'appréhension des chartes de bonne conduite par les différents acteurs », *Autrepart*, 40, 2006.

l'ambiguïté du langage et de la relation entre « deux individualités irréductibles (insupportables dans leur plénitude)¹⁴ », on ne peut dire que le malentendu est toujours un « défaut » de la rencontre et non de la connaissance » et qu'il « ferait donc partie du processus de la connaissance réciproque ». Les malentendus « pieux mensonges », « productifs » et « bien entendus » auraient pour conséquence de participer à l'enchantement de la rencontre, à faire croire que le tourisme solidaire fonctionne, à acquérir des avantages à court et long terme, matériels ou psychologiques. Ces malentendus semblent entraîner une rencontre illusoire car ils ne suscitent pas une meilleure connaissance réciproque. En revanche, les « malentendus improductifs », beaucoup plus rares dans les situations de rencontre observées, pourraient entraîner une meilleure connaissance réciproque. Cet article montre comment la plupart de ces malentendus provoquent une rencontre illusoire, et comment cette « illusion » est construite et instrumentalisée – consciemment ou non – par TDS, mais également par les villageois et par les touristes eux-mêmes.

La construction d'une rencontre illusoire

Sur les 15 situations de rencontre observées entre touristes et Doudoulais [voir encadré « Les situations de rencontre observées entre visiteurs et visités », ci-contre], 12 semblent reposer sur des malentendus ayant entraîné majoritairement des désaccords – exprimés ou non sur le moment – entre visités et visiteurs¹⁵. Ces 12 malentendus proviennent de la différence de représentations que se font touristes et villageois des uns et des autres et de ce qu'est une « rencontre touristique solidaire ». Excepté de rares situations de rencontre où le malentendu existe mais ne crée pas de désaccord et ne provient pas particulièrement d'une idéologie du « tourisme solidaire » – comme la soirée de danses traditionnelles qui donne à voir des danses inventées pour les touristes alors que ces derniers pensent qu'elles sont « authentiques » –, il apparaît que la majorité des autres malentendus sont liés à cette idéologie. Ils naissent dans un premier cas de la nécessité pour le tourisme solidaire de se démarquer d'une démarche touristique classique, comme c'est le cas pour l'accueil des touristes dans le village ou la présentation au chef du village qui laissent croire aux touristes qu'ils sont « intégrés » comme des habitants. Dans le deuxième cas, ces malentendus, et ils sont les plus nombreux – neuf sur douze¹⁶ –, sont liés à la notion de « développement »

qui est au cœur de l'idéologie du tourisme solidaire, et aux « décalages » des représentations qu'ont les différents protagonistes de la rencontre – TDS, les touristes, les Doudoulais – de cette notion.

L'association TDS étant à l'interface entre visiteurs et visités – puisque l'association « informe et prépare » les touristes d'un côté et « forme et contrôle » les villageois de l'autre –, elle contribue grandement à ces décalages de représentations. Les touristes qui partent faire un voyage « solidaire » recherchent avant tout – en dehors du fait de se sentir « utiles » en participant au « développement » d'un village africain – une rencontre « authentique » avec les habitants [voir encadré « Qui sont les touristes qui partent avec TDS ? », p. 44]. TDS, dans ses brochures et ses discours, semble promettre une rencontre qui serait différente d'une rencontre touristique classique, cette dernière pouvant souvent se résumer à un échange marchand : les touristes payent une prestation. Cette rencontre « authentique » serait garantie, selon TDS¹⁷, par plusieurs critères, qui peuvent chacun être mis en opposition avec les pratiques habituellement dénoncées dans le cadre d'un tourisme « classique » :

1) Les touristes vivent « au cœur du village » / ils ne vivent pas dans un hôtel ou un club coupé de son environnement.

2) Les touristes logent dans des habitats traditionnels / ils ne séjournent pas dans un hôtel luxueux susceptible de créer envie et animosité de la part des villageois.

3) Les touristes partagent le quotidien du village / ils ne se font pas bronzer sur les plages en se désintéressant du monde qui les entoure.

4) Touristes et villageois adhèrent à une charte instituant des règles de comportement garantissant le respect mutuel / les touristes ne donneront pas de cadeaux de façon inconsidérée aux habitants et ces derniers ne mendieront pas.

5) Les touristes viennent pour le développement collectif du village / ils ne viennent pas pour enrichir quelques individus et encore moins des compagnies touristiques internationales.

6) Les touristes sont préparés et informés avant le voyage / ils ne se conduiront pas de façon impolie ou inappropriée par rapport aux réalités locales.

7) L'accueil est spontané, les habitants sont heureux de montrer leur village et leur artisanat / les habitants n'accueillent pas les touristes pour leur enrichissement personnel mais pour le « développement de tout le village ».

14. *Ibid.*, p. 17.

15. Ce sont : l'accueil dans le village, la visite aux chefs, les soirées de danses traditionnelles, la soirée de bilan, les dons à l'école, aux funérailles, à la tisserande, la

visite au marché et au sculpteur, les consommations de boissons, la promenade en pirogues, la convocation d'une touriste, la visite aux artisans.

16. Ce sont : les dons à l'école, aux

funérailles, à la tisserande, les tentatives des guides au marché, chez le sculpteur, pendant la consommation de boissons, la visite des artisans, la balade en pirogues, la convocation d'une touriste .

17. Selon les brochures de TDS concernant les saisons 2003 – 2004 et 2004 – 2005.

Les situations de rencontre observées entre visiteurs et visités

Nous avons observé en janvier 2004 un groupe de touristes (constitué de huit personnes dont une représentante de TDS et moi-même) venus passer dix jours à Doudou, un village gourounsi du Burkina Faso, situé à 150 km à l'ouest de Ouagadougou et habité par 4 000 habitants, dont la grande majorité vit de l'agriculture et est de religion chrétienne. Nous avons, d'une part, étudié le contexte de cette rencontre touristique pendant un séjour de huit mois au Burkina Faso et, d'autre part, observé les interactions entre visiteurs et visités lors de la présence des touristes dans le village de Doudou. Sans pouvoir décrire ici les 15 situations de rencontre observées entre visiteurs et visités (quelques-unes sont développées dans le texte), il est possible de les classer en quatre catégories :

1) « Présenter » : premières situations de rencontre entre touristes et villageois qui visent à présenter le village et ses habitants sous un certain jour :

- l'accueil dans le village des touristes par un grand nombre de villageois lors de leur arrivée,
- la visite des touristes au chef du village et au chef de terre (présentée par TDS comme une visite protocolaire car ces chefs sont censés représenter le pouvoir suprême du village, cette visite peut également être perçue comme une « attraction » reposant sur un malentendu, car il n'est pas expliqué aux touristes le réel pouvoir de ces chefs qui a été remis en cause par la colonisation et qui est aujourd'hui symbolique).

2) « Représenter » : situations de représentations des aspects de la culture, des modes de vie et de pensée que les villageois veulent bien laisser voir aux touristes :

- soirées de danses traditionnelles (où certains villageois ont inventé des danses destinées aux touristes, non pas pour les mystifier, mais parce qu'ils pensent qu'elles sont plus « adaptées » pour eux),
- soirée contes (pendant laquelle un vieux villageois dans sa concession raconte des contes locaux aux touristes et les touristes ont raconté « Le petit poucet »),
- attribution par les guides de noms *lélé* aux touristes (un des moments forts concernant « l'enchantement » de la rencontre, où un villageois attribue un nom *lélé* à chaque touriste en fonction de ses traits de caractère),

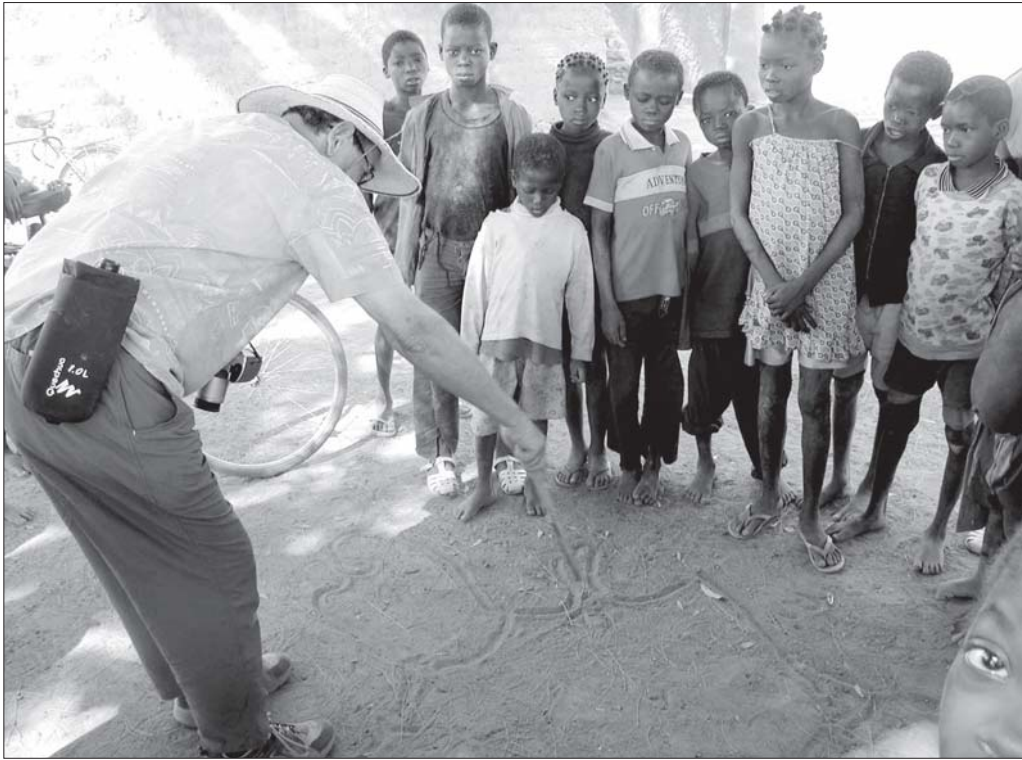
- visite de la grotte sacrée (où une touriste a mis en cause le caractère « sacré » de la grotte puisque les guides la laissent visiter, sans que ces derniers expliquent que la partie véritablement sacrée où ont lieu les offrandes se trouve de l'autre côté et n'est pas visitée),
- soirée de bilan de fin de séjour (cette réunion, traduite en simultanée en *lélé* afin que les villageois présents en grand nombre puissent comprendre, était pour les touristes l'occasion d'aborder « les points qui fâchent », alors que les membres du personnel du campement touristique l'ont transformée en une véritable « représentation » sans réel dialogue possible).

3) « Donner » : dons plus ou moins « collectifs » de la part des touristes aux villageois (alors que la « charte » les déconseille, voir encadré sur TDS, p. 44) :

- lors de la visite à l'école (où des touristes ont apporté des bonbons, cahiers et stylos pour les enfants),
- lors de funérailles (où des touristes ont offert sur la caisse commune un fût de bière locale à la famille de la défunte),
- réparation du métier à tisser d'une villageoise (une touriste qui souhaitait assister à une activité de tissage a suggéré que la réparation du dernier métier à tisser du village soit faite grâce à la caisse commune des touristes).

4) « Prendre » : tentatives de la part du personnel du campement touristique de tirer un avantage financier personnel de la présence des touristes :

- lors de la visite au marché et chez le sculpteur (où les touristes ont eu la certitude que des commissions étaient prises par les guides de Doudou sur leurs achats),
- lors de la consommation de boissons des touristes (où les membres du personnel du campement touristique se faisaient offrir de façon plus ou moins « forcée » des boissons par les touristes),
- lors d'une promenade en pirogues (où les guides n'ont averti qu'après coup les touristes qu'il fallait payer cette excursion, alors que ces derniers pensaient qu'elle était incluse dans le prix du séjour),
- lors de la convocation d'une touriste pour lui demander son aide pour un « projet personnel »,
- lors de la visite aux artisans du village.



1



2

UN MEMBRE DU GROUPE dessine une carte de France sur le sol et montre aux enfants d'où il vient (1).



3



4

ACTIVITÉS QUOTIDIENNES des touristes : la photo, l'accueil, le marché (2, 3, 4).



AMUSEMENT DES ENFANTS devant leurs images.



8) Les touristes ne perturbent pas le village car ils viennent en groupes restreints, peu de temps et peu de mois dans l'année / ils ne détruisent pas la « culture » et les habitudes locales en venant nombreux et toute l'année.

Les observations et les entretiens menés dans le village de Doudou laissent supposer que ces « critères » ne s'appliquent pas réellement comme le souhaiteraient les dirigeants de TDS. L'accueil des touristes à Doudou est ainsi évoqué dans la brochure de TDS remise aux touristes avant le départ : une « ambiance de fête à notre arrivée. Comme si nous étions les premiers voyageurs à passer quelques jours dans ce village¹⁸ ». Cette situation de rencontre a été créée en partie pour se démarquer d'une démarche de tourisme classique, l'objectif étant que les visiteurs soient accueillis comme « les fils du village ». L'accueil des touristes à Doudou est effectivement très chaleureux, et mobilise un grand nombre de villageois.

Carnet de terrain (5 janvier 2004)¹⁹

Au croisement, après Koukouldi, nous attendent une vingtaine de jeunes – en maillot de foot juchés sur des vélos – et l'un des guides. Marcel, le doyen des touristes, descend du minibus, emprunte un vélo à l'un des enfants, pour pédaler avec eux sur les quatre kilomètres qui nous séparent du village. Un à un les touristes descendent du minibus pour marcher avec les enfants. À l'entrée du village, les enfants qui sont dans la cour de récréation de l'école viennent saluer les touristes et les prennent par la main pour les emmener vers le campement touristique situé un peu plus loin. À l'entrée de la concession, attendent des femmes qui tapent en rythme dans leurs mains. À l'intérieur de la cour, les notables, les représentants du chef du village et du chef de terre, sont assis devant des chaises pliantes, destinées aux touristes. L'un des guides fait la traduction. Le représentant du chef de terre dit : « Je ne vais pas dire grand-chose car vous êtes fatigués, mais merci d'avoir choisi ce voyage ». Marcel se lève et va lui serrer la main en lui disant que l'accueil est sensationnel et que « ça l'a touché au cœur » que les gens nous attendent à l'entrée du village. Les griots sont ensuite passés devant les touristes en jouant de la flûte de bienvenue et du tambourin à aisselle, puis c'est le tour des femmes et des jeunes en maillot de foot. Une femme est passée parmi les touristes pour leur offrir « l'eau de bienvenue aux étrangers », « de l'eau minérale pour ne pas que vous soyez malade » précise quelqu'un dans l'assistance [notes de terrain du 6 janvier 2004]. Marcel [touriste] : « L'accueil du village lorsqu'on est arrivés, tu ne trouves pas ça tous les jours, et ça paraît tellement spontané. Il vient toujours se

brancher là-dessus de l'authentique, du non-préparé. C'est pour ça que je ne vais jamais dans les villes dans ces pays » (Entretien du 13 janvier 2004 à Doudou).

Or, nous apprendrons plus tard que les villageois ne sortiraient plus pour accueillir les touristes si la Commission villageoise de gestion des terroirs (CVGT) ne débloquent pas une somme d'argent pour leur offrir à boire. Les villageois ne sortent plus spontanément et massivement accueillir chaque groupe de touristes. Cette situation avait été prévue dès le départ par le formateur de l'équipe du personnel au début de l'installation du campement touristique à Doudou.

« Je les avais prévenus de se méfier, parce que ce qui est une mise en situation réelle aujourd'hui va devenir une mise en situation fictive très rapidement. Au lieu d'avoir 80 vélos d'une manière spontanée [pour venir accueillir les voyageurs], il va y avoir 30 vélos d'une manière forcée. Comment on transforme une vie sociale, il faut l'anticiper. Le comportement des villageois va évoluer, il faut l'anticiper de telle façon à leur donner des éléments pour créer un échange, et l'échange c'est l'information et la formation. Il faut savoir que tu vas partir d'une réalité pour arriver à une fiction » (Entretien du 13 mars 2004 à Ouagadougou).

Cette situation de rencontre semble donc reposer sur un malentendu. Les touristes croient – TDS et les villageois leur laissent croire – qu'ils sont accueillis « tels les premiers voyageurs » dans le village de façon spontanée et désintéressée. Or, il apparaît que les villageois, lassés de se déplacer en plein soleil pour l'accueil de groupes de touristes qui viennent certes en nombre limité mais de façon continue depuis cinq ans, exigent en contrepartie que leur soit offert à boire sur la caisse de la CVGT²⁰. Ainsi, il existerait un type de malentendu qui fonctionnerait comme un « pieux mensonge » : le « faire comme si » permettrait de remplacer la spontanéité du début – qui ne pourrait durer dans le temps – par une mise en scène dont le but serait de continuer à créer un échange – ou une illusion d'échange – entre touristes et Doudoulais. Ce malentendu-là aurait également comme but de participer activement à « l'enchantement » de la rencontre²¹.

Par ailleurs, la rencontre entre touristes du Nord et visités du Sud est souvent perçue comme inégalitaire, du fait notamment que les touristes possèdent le pouvoir économique et le prestige du « Blanc nanti » qui se déplace pour son plaisir : cette situation amènerait les visités, qui se retrouveraient en position d'in-

18. « Carnet de séjours en villages d'accueil TDS », 2003–2004, p. 8.

19. Les prénoms des touristes ont été changés pour les besoins de l'article dans

un souci d'anonymat. Quant aux villageois, seule leur fonction (guide, responsable du campement touristique, etc.) est indiquée.

20. L'argent de cette caisse est destiné,

d'après les accords conclus entre TDS et les villageois, à des projets « collectifs » tels que la construction d'infrastructures pour le village.

21. Yves Winkin, *Le Touriste et son double. Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris, Seuil, 2001, p. 207.

fériorité économique, à mendier des cadeaux aux touristes, et cet état de fait ferait fuir ces derniers. Les dirigeants de TDS tentent d'éviter ces relations jugées inégalitaires par la constitution d'une charte de comportement censée inciter les visiteurs comme les visités à se « respecter mutuellement ». Autre garantie, selon TDS, de relations égalitaires, la dimension « solidaire » du tourisme mis en place dans ces villages : les bénéficiaires engendrés par l'accueil touristique doivent financer des projets collectifs, destinés au mieux-être de tout le village. L'ONG de développement s'est efforcée de mettre en place un système de gestion « démocratique et collective » des bénéficiaires du tourisme, notamment à travers la Commission villageoise de gestion des terroirs, afin « d'éviter que seulement quelques familles profitent du tourisme ». En réalité, les règles de comportement sont détournées aussi bien par les visiteurs que par les visités. D'un côté, les visiteurs ne peuvent s'empêcher de jouer aux bienfaiteurs en distribuant des cadeaux plus ou moins collectifs ; de l'autre, certains visités ne demandent pas de cadeaux mais sollicitent les voyageurs pour des « projets personnels » qui, disent-ils, profitent mieux au développement du village que les projets collectifs. Dans ce cas, le malentendu est triple : il existe aussi bien entre TDS et les villageois qu'entre les villageois et les touristes et, finalement, entre TDS et les touristes.

D'un côté, les touristes adhèrent à une « charte du comportement » qu'ils pensent acceptée par les Doudoulais et qui stipule que les dons individuels sont « interdits » ; de l'autre, ils sont sollicités par des membres du personnel du campement touristique pour participer à des « projets personnels » (financement d'un élevage de volailles, construction de puits dans des champs, etc.). Certains touristes ont tendance à mettre ces sollicitations sur le compte de « la corruption des Africains », alors qu'un malentendu de taille existe entre TDS et les villageois sur la notion même de « développement ». Pour Tourisme et développement solidaires, le développement doit être « durable », « équitable » et bénéficier à « toute la communauté ». Les projets de développement doivent donc passer par la Commission villageoise et s'inscrire de préférence dans des projets liés à la construction d'infrastructures (construction de logements pour les instituteurs, d'une piste de danse pour la maison des jeunes, etc.). Si les besoins en termes de développement ont été définis en concertation avec les villageois dans le cadre d'un plan villageois de développement, il apparaît en janvier 2004, après cinq ans d'accueil touristique, que de plus en plus de voix dissonantes se font entendre à ce sujet. Certains villageois se demandent par où le développement doit commencer, et disent que « c'est bien beau de construire des

écoles et des dispensaires si les villageois n'ont pas les moyens d'y envoyer leurs enfants et de s'y faire soigner ». Pour certains villageois, le développement qui passerait par les groupements villageois ne peut pas fonctionner et la solution résiderait donc dans le financement de projets personnels, lesquels suscitent la méfiance et la désapprobation de TDS.

Un villageois : « Nous avons tous compris qu'un village qui n'est pas développé, ce n'est pas la peine. Maintenant il reste à savoir par où il faut commencer. Déjà nous avons une école, nous avons quelques points d'eau potable, un dispensaire qui est en voie d'ouverture, il va falloir que les gens cherchent à manger, tant qu'il n'y a pas ça, je ne pourrai pas inscrire mon enfant à l'école ni aller le soigner. Si on œuvre dans des projets personnels, il y aura plus de développement à Doudou que si on dit de travailler communément. Nous avons essayé de mettre des groupements en marche, féminins comme masculins, rien n'aboutit. Dans la mentalité africaine, ça ne marche pas. Les projets personnels servent pour tout le village. Par exemple, un projet personnel qui aide un vétérinaire de Doudou, c'est un développement pour tout le village » (Entretien du 6 avril 2004 à Doudou).

La notion de « développement » est également source de plusieurs malentendus dans la rencontre touristique entre visiteurs et visités. TDS informe les visiteurs avant leur départ, au cours de réunions préparatoires, que le développement du village doit se faire par des projets collectifs et que les villageois adhèrent à cette vision du développement. Les Doudoulais, de leur côté, sont de plus en plus nombreux à penser que ce développement devrait dorénavant passer par des projets individuels. Les touristes ne sont donc pas préparés à être sollicités par les guides pour des projets individuels et se sentent en quelque sorte floués aussi bien par les villageois que par une organisation qui leur a en quelque sorte « vendu » un séjour chez « des gens honnêtes qui travaillent pour tout le village » sans les informer des réalités locales.

Doit-on en conclure que la forme de tourisme « solidaire » proposée par Tourisme et développement solidaires crée plus de malentendus dans la rencontre entre touristes et habitants qu'une forme de tourisme classique ? Il apparaît en effet que l'ONG tente de gommer l'aspect « marchand » de la rencontre entre visiteurs et visités pour la présenter comme une « rencontre authentique », et que cette vaine tentative est probablement créatrice de davantage de malentendus qu'une forme de tourisme classique : par exemple, un opérateur qui vendrait un séjour dans un hôtel, sans promettre autre chose en matière de « rapports humains ».

Qui sont les touristes qui partent avec TDS ?

Sur 100 questionnaires distribués aux touristes partis avec TDS en 2003¹, 72 ont répondu, ce qui permet d'en savoir un peu plus sur ces « touristes solidaires ». Ce sont majoritairement des femmes (à 68 %), âgés de 45 ans en moyenne. 45 % sont célibataires, 45 % sont mariés, 10 % sont divorcés ou veufs. Toutes les catégories socioprofessionnelles sont représentées : employés (18 %), retraités (18 %), fonctionnaires (16 %), enseignants (13 %), cadres supérieurs (10 %), étudiants (10 %), chefs d'entreprise (3 %). Ces touristes partent plus en famille (43 %) et ont pour la plupart (62,5 %) déjà voyagé en Afrique.

Le groupe de touristes que nous avons suivi en janvier 2004 est assez représentatif des répondants au questionnaire. Ces touristes ont un âge moyen d'environ 50 ans, ils sont employés (2 sur 8), retraités (2 sur 8), fonctionnaire (1 sur 8), enseignant (1 sur 8), cadre supérieur (1 sur 8), étudiant (moi-même : 1 sur 8). La moitié d'entre eux sont venus en famille (en couple) et cinq sur huit étaient déjà partis en Afrique. Le groupe était constitué de huit touristes, dont deux avec un « statut » à part : Isabelle, jeune femme de 23 ans nouvellement embauchée par TDS et venue participer à ce séjour comme un « stage pratique » et dont c'était le premier voyage hors d'Europe, et moi-même, 30 ans, journaliste et étudiante en anthropologie venue séjourner huit mois au Burkina Faso pour étudier le tourisme solidaire dans le cadre d'un DEA. Voici une rapide présentation des six autres touristes du groupe. Marcel et Nicole, les doyens du groupe, un couple de retraités de 62 et 69 ans qui vit en Bretagne (quatre enfants) : Nicole, une ancienne conductrice d'autocars, et Marcel qui occupait avant la retraite un poste de cadre, responsable du traitement et de la distribution de l'eau dans une

ville bretonne. Marcel « a fait » la guerre d'Algérie. L'autre couple (sans enfant) du groupe est d'origine polonaise : installé en France depuis une quinzaine d'années, il est constitué de Sophia, 39 ans, libraire à Toulouse, et de Yvan, 46 ans, co-fondateur d'une agence de voyages pour le troisième âge dans les environs de Versailles. Les deux femmes seules du groupe (en dehors de la représentante de TDS et de moi-même) sont Mylène, 50 ans, divorcée, mère d'une grande fille, employée à l'ANPE dans la Creuse où elle vit seule. Son comité d'entreprise a pris en charge une partie du coût de son voyage. Pour finir, Catherine, 39 ans, est célibataire sans enfant et enseigne l'équitation dans un club hippique à proximité de Bordeaux.

Mylène est la seule à avoir bénéficié d'une aide de son comité d'entreprise qui a pris en charge une partie du prix du séjour, mais pour tous, le coût de ce voyage, qui est relativement élevé (autour de 1 300 euros pour 15 jours), a représenté un « sacrifice important » (sauf pour Isabelle dont le voyage était pris en charge par TDS). Par exemple, Catherine a économisé trois ans pour s'offrir ce voyage, Sophia et Yvan partent habituellement en voyage pour le même prix mais deux fois plus longtemps. Quant à moi, le coût du séjour sur place, qui m'était facturé par TDS au même prix que les autres touristes, a représenté un frein important à l'enquête, en m'empêchant notamment de multiplier les séjours (j'ai pu en revanche effectuer de nombreux séjours dans le village de Doudou, lorsque les touristes n'y étaient pas).

1. « Rapport d'activité 2003, Compte-rendu de l'Assemblée générale de l'association Tourisme et développement solidaires », 15 – 16 mai 2004, p. 4-5.

Il est vraisemblable que certains malentendus dans la rencontre entre visiteurs et visités sont évités²² grâce à cette forme de tourisme « solidaire » et celle-ci permet probablement à des touristes comme à des villageois de confronter leurs stéréotypes sur l'autre avec la réalité (c'est le cas par exemple de l'un des guides dou-doulais qui s'est rendu en France et qui a découvert que les Français qu'il a rencontrés ne correspondaient pas à l'image qu'il s'en faisait). Mais l'observation et l'analyse du regard que les uns portent sur les autres et des situations de rencontre montrent que le malentendu reste très présent.

Tout se passe comme si les dirigeants de TDS, engagés dans une double mission – faire du développement et vendre des séjours – produisaient des discours paradoxaux, vecteurs de malentendus. D'un côté, TDS applique en Afrique une vision spécifique du développement et de la relation touristique : en l'enseignant aux touristes avant leur départ, elle est dans une démarche d'information et d'éducation. De l'autre côté, l'organisation a l'obligation de vendre des séjours, avec comme principaux arguments de vente les idées de « rencontre » et de « développement ». Pour que les touristes acceptent de payer un voyage relativement onéreux pour aider les villageois sur place et pour « partager le quotidien d'un village africain », TDS doit produire (comme toute agence de voyages) un discours qui leur donne envie de partir. L'organisation promet donc – à travers ses brochures et ses réunions d'information – une « rencontre authentique avec des villageois heureux de vous accueillir et de vous montrer leur village » et « un développement qui fonctionne ». Lorsque la réalité de ce qui se passe à Doudou ne correspond pas – ou plus – aux arguments de vente, les villageois n'étant plus aussi enthousiastes à montrer leur village²³ à des touristes et l'aspect « développement » ne fonctionnant pas comme prévu (les villageois souhaitent prioritairement du « développement personnel » plutôt que « collectif »), il y a conflit. Dans ce cas, TDS n'est plus dans une logique d'information, mais de « désinformation par omission » : pour ne pas faire fuir les touristes candidats au départ – déjà peu nombreux pour la saison 2004²⁴ –, les organisateurs omettent de les informer sur la réalité de la relation touristique et du développement à Doudou. Ce hiatus est sans doute dû au double discours de TDS provenant de son double

« statut » : ONG de développement et organisme qui commercialise des voyages.

Les touristes et les villageois participent à l'illusion de la rencontre

L'organisation TDS n'est évidemment pas seule responsable du caractère illusoire de la rencontre entre touristes et villageois. L'observation montre notamment comment les villageois laissent croire aux touristes qu'ils sont intégrés dans le village, alors qu'ils s'efforcent de les maintenir à distance, et de quelle façon ils sympathisent avec eux pour pouvoir ensuite leur demander une aide personnelle. De leur côté, les touristes participent également à l'illusion de la rencontre. Par exemple, ils viennent pour « rencontrer » les habitants et pour « partager le quotidien du village » mais ne se privent pas pour certains de passer leur temps à photographier les habitants, comme si le caractère « solidaire » du séjour leur donnait un « permis à photographier gratuitement » les autochtones, ce qu'ils ne peuvent plus faire ailleurs. Si le charme des destinations lointaines vient de l'illusion qui nous porte à croire que voyager permet de connaître les autres, la nature de cette illusion est révélée par le recours à la caméra. L'« objet de rencontre » se transforme en « objet de visite » : « La caméra exprime alors le malentendu plus profond dont elle n'est qu'une des modalités. Ceux que l'on vient filmer ne sont eux-mêmes qu'illusion, une illusion qui répond au désir des visiteurs : illusion du pittoresque, illusion de la couleur locale²⁵ ».

La vision du développement qu'ont certains touristes introduit également le malentendu dans leur rencontre avec les villageois. Ils sont quelques-uns à penser que le village doit « se développer », mais « pas trop », ou « pas comme nous », car le développement « occidental » est source de critiques de la part des touristes. Selon eux, il faudrait que le village de Doudou « se développe » pour avoir l'eau, l'électricité, l'enseignement et la santé, mais, en revanche, ils considèrent qu'il ne serait pas bénéfique pour les villageois d'avoir la télévision ou de jouer à des jeux électroniques.

Sophia : « Il faut surtout améliorer la vie quotidienne pour les femmes... Mais avoir tout le confort comme nous, c'est peut-être trop par rapport à leurs besoins essentiels. Il faut qu'ils mangent à

22. Un des objectifs de TDS est de faire un travail sur l'éducation au développement. Ainsi, les touristes, en se rendant dans ces villages d'accueil, ont certainement une vision plus proche de la réalité du développement de l'Afrique que l'image que peuvent en donner les médias. On peut donc penser que leur comportement sur place s'inspire d'une réflexion qu'ils n'auraient peut-être

pas eue s'ils étaient partis dans le cadre d'un tourisme classique.

23. Lors du séjour auquel nous avons participé, les artisans censés montrer leur savoir-faire aux touristes toute la semaine ont trouvé des prétextes pour ne pas être au rendez-vous. Nous avons appris plus tard qu'ils avaient demandé – et obtenu – une rémunération auprès du responsable du

campement touristique car ils étaient lassés de consacrer du temps bénévolement pour une activité qu'ils ne jugeaient pas assez profitable pour eux.

24. Au lieu des huit séjours comprenant chacun une douzaine de touristes programmés pour la saison 2003–2004, seuls deux séjours comprenant huit et douze personnes se sont déroulés à Doudou, faute

de touristes (cependant, d'autres villages d'accueil TDS, comme Koirézéna et Zigla Koulpélé, ont reçu plus de deux fois plus de séjours que Doudou sur la même saison).

25. Marc Augé, *Le Temps en ruines*, Paris, Galilée, 2003, p. 56.

leur faim, qu'ils ne soient pas malades, éduqués si possible. Mais le frigo, l'électricité n'est pas une première nécessité et surtout pas la productivité industrielle pour produire des choses qu'on jette. [...] La télé, même si c'est une ouverture sur le monde, c'est ça qui tue la convivialité entre les gens en Europe. On essaie toujours d'aller dans les coins les plus reculés pour retrouver cette forme de bonheur perdu. Et en même temps c'est pervers parce que si j'y vais, ils vont entrer en contact avec la modernité et je ne devrais pas y aller pour le préserver » (Entretien du 12 janvier 2004).

Marcel : « Il faut s'adapter à la modernité mais étape par étape. Qu'on ne leur amène pas la TV demain. Parce que ça leur amènera un tas d'envies qu'ils ne pourront pas satisfaire. Qu'ils jouent donc avec leur bout de bois au lieu de s'amuser avec des souris (jeux vidéo, ordinateurs). Ce n'est pas sûr qu'ils sachent gérer, avec leur mentalité de grands gamins, ils sont adeptes de la facilité » (Entretien du 13 janvier 2004).

Ainsi, certains touristes observés viennent dans le village dans un double objectif, qui peut sembler paradoxal (et qui l'est parfois à leurs propres yeux) : ils souhaitent à travers ce séjour s'immerger dans une société « préservée de la modernité », et en même temps ils viennent pour « développer le village ». Ce paradoxe est souligné par Marie-Françoise Lanfant²⁶ lorsqu'elle montre que les touristes, individus frustrés par leur milieu culturel, ont tendance à idéaliser une culture qu'ils ne peuvent apprécier que superficiellement car ils l'identifient à un « Paradis Perdu qu'ils souhaitent voir préserver ». De leur côté, les « locaux » se laissent fasciner par ce qu'ils perçoivent du niveau de vie des touristes et imaginent ces derniers arrivant d'une sorte de « Terre Promise à laquelle ils aspirent ». Le malentendu est ici renforcé par l'objectif de développement de cette forme de tourisme solidaire.

Doit-on en conclure que ces malentendus sont des freins à la rencontre ? Que la rencontre entre touristes et villageois est de toutes les façons faussée par son contexte et qu'elle n'a pas réellement lieu ? Est-ce à dire que cette rencontre n'est en fait qu'un « jeu de dupes » où chacun utilise l'autre pour atteindre ses objectifs personnels²⁷ ? L'enquête révèle que le malentendu est non seulement inséparable de la rencontre, mais qu'il en est un élément constitutif, « une condition *sine qua non*²⁸ ». De ce point de vue, on peut même avancer que certains malentendus font partie du processus de la connaissance réciproque. À titre d'exemple, c'est au cours de sa « convocation » qu'une touriste a pu découvrir quelles étaient les motivations d'un villageois et d'un guide, et c'est également au cours de cet

entretien que les deux Doudoulais ont su ce que cette touriste pensait d'eux et de la manière dont les événements se déroulaient dans le séjour.

Carnet de terrain (12 janvier 2004)

L'un des guides aborde une touriste, Catherine, pour lui dire qu'il aimerait bien la voir seule ce soir avec un villageois. Catherine, amusée et un peu inquiète en même temps, me fait part de ses interrogations : est-ce lié à sa remarque sur le prix des tissus ce matin, peut-elle y aller en toute confiance ? Après le dîner, Catherine se rend donc à la maison des jeunes pour y rencontrer les deux Doudoulais et revient une heure plus tard pour nous faire le récit de cette entrevue (à Mylène, Isabelle et moi). Les autres touristes ne seront pas au courant.

Voici le récit de Catherine : « Le premier a dit "Quand les touristes sont arrivés, c'est Catherine qu'on a choisie. On savait que c'est elle qui allait communiquer avec nous. On a un projet, on voudrait monter un programme d'exploitation agricole, qui nécessite la réalisation de 20 puits, et on a besoin de 450 000 FCFA. J'ai envoyé des dossiers, j'ai fait des stages de formation pour apprendre à monter des dossiers. Mais ça n'a rien donné, car il faut d'abord de l'argent. Tu vas rentrer en France." Alors là je leur ai demandé de me dire ce qu'ils voulaient et pourquoi ils m'avaient fait venir ici. Le même a répondu "On veut une aide, que tu vois avec ton réseau d'amis en France, tu dois avoir beaucoup d'amis car tu aimes rire." Je leur ai dit qu'ils en choisissaient un par voyage. Je me suis tournée vers l'autre qui n'avait encore pas dit un mot et je lui ai demandé de m'expliquer pourquoi j'avais payé mon tissu trois fois plus cher au marché la veille. Il ne disait rien, il regardait ses chaussures. J'ai continué en disant qu'ils nous prenaient tous pour des abrutis car je n'étais pas la seule à m'en être rendu compte. Et que maintenant ils me demandaient de porter la bonne parole en France. Je leur ai dit que la réponse est non. Et qu'ils se posent la question que sur des coups comme ça, ils mettent en cause leur gagne-pain. Je leur ai expliqué que ce que je voulais dans ce voyage c'était traiter d'égal à égal : j'achète une prestation, il n'y a pas de remerciement de part et d'autre, et si je ne suis pas contente je veux le dire. »

Cette « convocation » est née de plusieurs malentendus. Le premier réside dans le fait que les deux Doudoulais ont pensé à demander l'aide de Catherine car c'est celle qu'ils ont trouvée la plus sympathique et la plus généreuse dans le groupe, alors que Catherine a pensé que les Doudoulais la sollicitaient comme une façon de « la punir » de ne pas avoir pris de la distance dans ses relations avec eux. Second malentendu qui a donné naissance à cette situation de rencontre, celui lié à la notion de « développement » : Catherine,

26. Voir la préface de l'ouvrage de Michel Picard sur le tourisme à Bali, in M. Picard, *Bali, tourisme culturel et culture touristique*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 51.

27. Nous avons montré que les visités ne sont pas les seuls à exploiter la rencontre touristique pour leurs objectifs personnels, c'est également selon nous le cas des touristes et de TDS : voir N. Chabloz, « Tourisme solidaire au Burkina Faso... », *op. cit.*, p. 162-163. 28. F. La Cecla, *op. cit.*, p. 127.

qui s'était rendue avant le voyage à la réunion préparatoire, ne s'attendait pas à être sollicitée de la part des guides pour des projets personnels. De cet enchaînement de malentendus est donc née une meilleure connaissance réciproque entre une touriste et des Doudoulaï. Lors de cette «entrevue», Catherine s'est aperçue notamment que les guides ne sympathisent pas avec les touristes uniquement parce qu'ils les trouvent charmants et que la réalité du tourisme à Doudou est différente de la situation exposée par TDS avant le départ. Les villageois, quant à eux, ont réalisé que les touristes étaient conscients d'avoir été floués par des commissions trop importantes sur le marché (problème qui n'avait pas été évoqué auparavant) et qu'ils ne souhaitaient pas pour certains être considérés comme des «bienfaiteurs». Par ailleurs, cette «confrontation» entre des villageois et une touriste qui leur a permis de dire ce qu'ils pensaient les uns des autres a abouti à une correspondance par lettres et textos, certes décousue mais régulière, qui dure toujours trois ans après le séjour.

Il existe par ailleurs de nombreux cas de malentendus «bien entendus» où «la victime apparente sait très bien comment utiliser l'équivoque, au point de savoir la provoquer, la piloter²⁹». Dans cette rencontre, la «victime apparente» change de visage au gré des situations de rencontre. Dans certaines situations, ce sont les guides et les villageois, «ces pauvres Africains qu'on est venu aider», qui utilisent leur statut de victime dans le regard des autres pour demander des projets personnels, faire payer les bières cassées par leur faute, se faire offrir des cadeaux, tenter de faire payer les pirogues à leur place, etc. D'autres fois, ce sont les touristes qui prennent le masque de «victimes de la rencontre»: ces gentils Occidentaux désireux de bien faire qui ont payé cher un voyage pour venir aider et qui se sentent floués par des guides sans scrupule. Les touristes peuvent utiliser ce statut de victime pour demander une réparation auprès de TDS, pour se conforter dans l'idée que «le tourisme et l'argent pervertissent

tout», ou encore pour justifier et conforter une position de retrait et de recul vis-à-vis des rencontres en général, que ce soit au Burkina Faso ou en France. Ce malentendu «bien entendu» peut encore servir aux participants à conforter des stéréotypes qu'ils avaient avant de partir sur l'Afrique et les Africains, ou bien à les inverser («l'Africain» passe de «victime» à «bourreau» ou «profiteur» de la relation Nord-Sud).

On peut se demander si la duperie – ou l'illusion – ne consisterait pas justement à croire ou à faire croire aux participants que la rencontre est «authentique» et «sincère». La prise de conscience dès le départ par les différents acteurs des malentendus, des jeux et enjeux des uns et des autres ne serait-elle pas un bon point de départ pour commencer une «fiction vécue³⁰»? C'est ce que semble penser l'une des touristes après son retour de voyage :

«J'ai le regret de vous faire savoir que je ne compte plus faire partie de votre association. J'ai participé au voyage qui s'est mal passé en février à Doudou l'an dernier, et le voyage ne m'a pas déplu, au contraire. Mais j'ai fait 600 km pour participer à une réunion de préparation à Paris [organisée par TDS avant le départ], et on a "oublié" de m'avertir des vrais problèmes qui étaient connus à Doudou. J'ai l'impression que j'ai été flouée, car à notre retour, TDS nous a fait savoir que les problèmes se posaient depuis un certain temps, et donc étaient connus de tous! Je suis membre d'une association humanitaire à présent, et je partirai en mission avec elle. Cet esprit humanitaire que vous critiquiez lors de la réunion préparatoire n'a rien à vous envier à mon sens, car les problèmes sont exposés et traités ouvertement. Certes, je comprends que vous devez gérer l'aspect touristique et que cela ne vous facilite pas la tâche, mais je pense qu'on ne peut pas jouer sur les deux tableaux: d'un côté vous faites votre promotion sur l'aspect utile, humain de votre démarche, et d'autre part vous vendez vos séjours comme un pur produit de consommation. Désolée, cette démarche ne me convient pas, car elle me paraît tout juste honnête... on en a subi les conséquences³¹.»

29. *Ibid.*, p. 86. 30. Expression employée par Clifford Geertz, "Notes on the Balinese Cockfight", in *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, citée par F. La Cecla, *op. cit.*, p. 83. 31. Courriel envoyé à TDS le 16 avril 2005 par Catherine, l'une des huit touristes du groupe qui est partie en janvier 2004 à Doudou.